

## Le collectionneur de papillons

par

Donald Plante

15 septembre, 17 h 20

Où suis-je? Je suis couché sur le dos, mais je ne peux pas bouger. Ma vue est encore embrouillée, mais je remarque que je suis dans une pièce quelconque d'une maison que je ne reconnais évidemment pas. Les murs sont peints en brun. Une pièce normale dans une maison normale. On dirait qu'il n'y a personne. Ma vue se rétablit, mais je ne vois pas parfaitement puisque je n'ai plus mes lunettes.

Je lève la tête et vois que je suis flambant nu. Je suis couché sur une planche de bois à ce qu'il semble, au niveau du sol. Mes bras et mes jambes sont écartés, mais ils ne bougent pas. Je vois par contre quelque chose de gris métallique sur chacun de mes pieds, mais je ne distingue pas vraiment ce que c'est. Je tends les bras : une douleur me déchire la main gauche. Les mêmes trucs sont sur mes mains et je me rends compte que ce sont ces choses qui m'empêchent de bouger. On dirait... des clous, des gros clous d'au moins, je dirais, six pouces. Ça ne fait pas trop mal, sauf quand je bouge. On a dû me droguer ou m'endormir avant de m'enlever.

Je suis donc prisonnier dans cet endroit que je ne connais pas, je ne sais pas comment je m'y suis retrouvé d'ailleurs et je me réveille nu, cloué à cette planche. Tout ce dont je me souviens, c'est que j'ai emménagé il y a presque deux mois dans un appartement à Montréal et que j'y ai commencé un baccalauréat en études littéraires. Mais en ce qui concerne la raison pour laquelle je suis ici, je n'en ai aucune idée. Je faisais des recherches à la bibliothèque de l'université après les cours jusqu'à la fermeture de dix-huit heures. Je suis parti à pied (je n'en reviens pas de la chance que j'ai eue avec cet appartement, si près de l'université, et dans mes

moyens en plus). Et puis ensuite... C'est flou. Je ne me souviens pas d'être revenu chez moi. On a dû m'attaquer en chemin et puis m'emporter ici.

Aussi bien regarder les alentours. La pièce brune est de grandeur moyenne, elle ferait un bon salon, mais il n'y a aucun meuble. Une porte de la même couleur que la pièce se trouve au fond, dans le coin à ma gauche. Elle est fermée. Une fenêtre sur le mur à ma droite me laisse voir que nous sommes en début de soirée. J'ai dû dormir pendant longtemps. Cette pièce n'est pourtant pas vide... À côté de la porte, je vois une masse au long manche, plus loin, vers la droite, une autre planche semblable à la mienne. Il n'y a rien dessus à l'exception de quatre clous comme les miens plantés aux quatre coins. Je ne suis donc pas le premier! Malgré le fait que je n'ai pas de lunettes, je crois voir une petite tache rouge autour d'un des clous. À ma gauche, il y a un tapis de clous. À la télévision, quand on voit des gens marcher sur des tapis de clous, les clous sont très rapprochés, pour ne pas s'y enfoncer. Mais les clous de cette planche sont plutôt distancés. À côté, une hache repose au mur.

Tout ça me ramène à ma jeunesse. Aux petits jeux que je faisais avec des insectes. Je collectionnais des papillons que j'épinglais sur une planche de polystyrène. Aujourd'hui, je me sens comme ces papillons, épinglés. Je fais partie de la collection d'un maniaque...

#

Ça doit faire une demi-heure, ou peut être même une heure que je suis là à regarder autour de moi. Je tente de trouver un moyen de m'échapper, même si je sais qu'il n'y en a pas. Je redoute l'arrivée de ce fou, de ce collectionneur.

J'entends le bruit d'une voiture qui se gare. Il arrive. Une porte s'ouvre. Il y a des pas dans la maison. Les bruits cessent. Une ou deux minutes passent. Les pas reprennent et semblent arriver vers la porte de la pièce où je me trouve. Une clef semble s'introduire dans la serrure de la poignée. Cette dernière tourne et la porte s'ouvre. Une main apparaît et puis le reste du corps. Il

s'agit d'un homme, mi-quarantaine, léger ventre. Il n'a pas l'air d'un fou. Il a un pied de bêche à la main. Il s'approche un peu et je peux maintenant apercevoir les traits de son visage. Il a l'air fâché, mais en même temps, me voir ainsi semble lui procurer un certain plaisir.

C'est donc lui le *collectionneur de papillons*, ce fou dangereux et sadique. Celui qui m'a ajouté à sa collection. Fait-il ça depuis longtemps? A-t-il fait beaucoup de victimes avant moi? Je frissonne juste à y penser. Il se remet en marche et s'arrête devant moi, à quelques pas. Il me fixe. Qu'a-t-il à me fixer ainsi? Qu'ai-je fait? Pourquoi suis-je ici? Pourquoi moi? J'ai envie de crier, mais rien ne sort, je tremble, mes mains et mes pieds chauffent douloureusement. Il me regarde toujours, sans rien dire, sans que je puisse savoir à quoi il pense.

Et puis, un sourire se dessine sur son visage. Un sourire mauvais et sadique. Un sourire de quelqu'un qui a hâte de jouer et qui fait battre mon cœur à tout rompre. Il prend alors son pied de bêche à deux mains et s'approche pour s'arrêter juste à ma droite. Ma tête me fait mal, mes mains et mes pieds me font mal, mon cœur qui bat trop fort me fait mal et son sourire, c'est ce qui me fait le plus mal. La peur est ma pire douleur. Je me mets à bouger pour tenter quelque chose, je ne sais pas quoi, mais quelque chose. Mais les clous me font tellement mal! Le maniaque lève le pied de bêche au dessus de la tête et s'arrête ainsi. Son sourire s'agrandit et il me regarde de ses yeux mauvais.

Je me mets à bouger plus fort, la douleur est insupportable, mais peu importe, il va me tuer et je dois tenter quelque chose. Je bouge malgré ma douleur, mais je m'en fous. Je suis trempé de sueur. Et puis, avant même que l'arme du bourreau ne s'abaisse, ma main droite se libère de son clou. Je ne sais pas si ma main est déchirée ou si le clou est délogé, mais dans la détresse, je ne ressens rien. Ma main rouge agrippe une des jambes du collectionneur et dans la surprise la plus totale, il tombe à la renverse, en échappant son arme. Il ne sourit plus maintenant. Je n'ai pas le choix, si je veux m'en sortir, je dois au moins libérer mon autre main. Alors, je la

tire vers moi grâce à mon bras libre et elle se libère à son tour, mais cette fois, je la sens se déchirer... et je crie. Le maniaque commence à se relever, mais je m'étire et agrippe le pied de bêche. Il s'avance vers moi, mais avec une force proportionnelle à ma peur, je le frappe en plein visage. Il s'étend pour ne plus se relever.

Je dois dégager mes pieds maintenant. Mais maintenant, j'ai un pied de bêche. Je tremble encore et je retire difficilement les clous de mes pieds. Il ne reste que deux gros trous dans mes pieds. Mes mains par contre, sont déchirées du milieu jusqu'à mes doigts. Je tremble et je sens maintenant toute la douleur. Je suis faible, mais je dois m'en aller. Je me lève avec difficulté et je sors de la pièce.

#

15 septembre, 17 h 20

Je n'en reviens pas... Je n'en reviens pas que j'aie fait ça... Hier après souper, ma femme et moi sommes allés nous promener dans le parc pas loin. Elle était très contente et souriait beaucoup. Ce qu'elle est jolie quand elle sourit autant! Environ une heure après, nous commençons à revenir à la maison. Et puis, tout en marchant, ce type est arrivé. Dans la mi-vingtaine, cheveux bruns, avec des lunettes, l'air de savoir ce qu'il voulait. Il marchait dans notre direction et nous fixait du regard et puis c'est moi qu'il n'arrêtait pas de fixer. Ma femme et moi le regardions, sans y prêter trop attention, mais il y avait quelque chose de froid et d'effrayant dans son regard. Tout en me regardant, lorsque nous nous sommes croisés, il m'a donné un solide coup de poing au visage. Je n'ai pas eu le temps de voir ce coup arriver que j'étais déjà à terre. Et puis, il y a eu les cris de ma femme. J'étais dans les vapes.

Quand je me suis relevé, à peine cinq minutes plus tard je dirais. Ma femme n'était plus avec moi. Je me suis mis à aller dans la direction prise par ce fou. Je me suis donc dirigé vers une petite ruelle et je les ai retrouvés directs là. Ma femme était étendue sur le sol, la poitrine nue. Le

fou était dessus et... il était en train de la violer... Il était en train de fourrer ma femme! Et ce salaud tenait un couteau sur sa gorge! Elle a beau crier et se débattre, ce salaud ne lâche pas prise. Je m'approche, mais le violeur me voit tout de suite. Dans un geste froid, il sectionne le cou de ma femme qui cesse de gémir dans un petit bruit de succion. Alors, je me précipite en criant vers ce monstre avec l'intention de le tuer. Lui se relève et attache son pantalon. Qu'il est stupide! Il n'a pas eu le temps de finir que je l'avais déjà envoyé au tapis d'un seul coup de poing. Il faut dire que je suis un homme plutôt costaud. Je me suis approché de ma femme et j'ai pleuré.

C'est ensuite que j'ai eu cette idée pour punir le violeur. Une idée folle qui ne pouvait venir que d'un esprit brisé comme le mien. J'ai d'abord apporté le corps du monstre jusque chez moi. Je suis ensuite allé dans mon établi chercher une planche assez grande pour le corps, des clous de six pouces et un bon marteau. J'ai emporté tout ça dans le salon où j'ai mis le corps. Je l'ai déshabillé complètement et lui ai donné un somnifère (ma femme est infirmière et je ne voulais pas qu'il se réveille). Je l'ai disposé sur la planche que j'ai mise sur le plancher, je lui ai écarté les bras et les jambes et puis je l'ai cloué pour qu'il ne bouge plus. Ça me fait penser à lorsque j'étais jeune, je captuais des papillons que j'épinglais sur une planche de styromousse... Une fois fini, j'ai rangé mon marteau et je suis allé chercher le corps de ma femme que j'ai ensuite caché dans la cave.

Me voici donc dans ce petit café-bar. Il fallait que je sorte pour m'éclaircir les idées. J'ai fini ma bière et je ne sais pas quoi faire. Retourner à la maison pour voir si ce monstre est réveillé? Et rendu là, que pourrais-je bien en faire? Je ne sais pas. Je me sens complètement vidé. Je réfléchis encore quelques minutes et puis je me décide d'y aller. Je paye ma note et sors du café-bar. Je me dirige vers la maison.

#

J'arrive bientôt à ma maison où j'ai enfermé le violeur. Je ne sais pas trop ce que je vais lui faire, mais il faut qu'il paye pour ce qu'il a fait. Je veux qu'il souffre comme ma femme a souffert. Et puis, malgré la peur que j'aie de ce qui va se passer, j'ai une rage à l'intérieur de moi et je n'ai pas le choix de la laisser sortir sur ce type.

Je gare ma voiture dans la cour de la maison et puis j'entre dans la maison... Non! Je vais plutôt à mon établi, mais pour y chercher quoi? Je débarre le cadenas et entre dans mon établi. Je tire sur la petite chaîne pour ouvrir la lumière. Je regarde autour de moi. Je regarde les différents outils et ma main se dirige vers la barre à clous que j'empoigne. Je sors sans refermer la lumière et la porte et puis j'entre enfin à la maison. Je referme la porte d'entrée et fais quelques pas vers la pièce où le type se situe. Je m'arrête. J'ai peur. Il faut y aller. Je me mets à marcher, tranquillement jusqu'à la porte. Je sors un trousseau de clefs, trouve la bonne clef et l'insère dans la serrure. J'ouvre la porte tranquillement, par l'ouverture de la porte, je vois les pieds de ma victime. Que dis-je? Ma victime! C'est ma femme et moi les victimes, pas lui! J'entre et m'arrête devant lui. Il est réveillé.

Il me regarde fixement. A-t-il peur? Je ne sais pas, il n'a pas l'air de souffrir et me regarde avec un air de défi. Il a beau être cloué nu à cette planche, il me fait toujours peur. C'est lui qui a violé et tué ma femme... Il me parle enfin : « Te v'là enfin, mon christ! » Où trouve-t-il l'énergie pour crier comme ça? Il n'a pas mangé et cloué comme il est... « Sors-moi d'là, mon tabarnak! » Je ne réponds rien, rien ne sort, mais en même temps, trop confus pour savoir quoi dire. Quelques secondes passent. « C'est toi le gars à qui j'ai fourré la femme hier? Était bin bonne! J'te l'ai fourrée bin comme y faut. Mais t'es arrivé quand j'avais le plus de fun, criss! » Mon cerveau commence à bouillir de rage. Il me fâche vraiment. « Kossé t'as l'intention de faire avec ça? » Il désigne la barre à clous. « T'as pas l'intention de m'fesser avec ça? » Ce n'est pas de la peur que je vois dans ses yeux, mais du mépris. Il croit que je bluffe. Pourrais-je vraiment le

frapper et... le tuer? En serais-je capable? À part quelques bagarres à l'école il y a une éternité, je n'ai jamais fait de mal à personne. « Tu s'ras jamais capable de me fesser avec ça. T'es bin trop pissou! » Il me cherche ou quoi? « Ta femme, c'tait une christ de salope. » Je prends de l'assurance et m'approche de ce monstre, car j'en ai maintenant la conviction : c'est un vrai monstre!

Je me surprends à me retrouver juste à sa droite, et j'ai toujours la barre à clous dans les mains. « A l'aimait ça, la salope. A l'avait beau crier, mais a l'aimait ça! » Je regarde la barre à clous. Je ne vois plus rien d'autre que cette arme, et ce monstre. « Pff! J'te dis qu't'as pas l'cran de t'en servir. Tu vas la laisser tomber pis aller brailler dans un coin! » Je lève la barre à clous au dessus de ma tête et m'arrête dans cette position. Il n'a toujours pas peur. Pense-t-il vraiment que je bluffe ou bien est-il fou? « T'es pas game! T'es pas game! T'es pas game! T'es pas ... » J'ai mal à la tête, tout est embrouillé autour de moi. « ... game! T'es pas game! T'es pas game! T'es pas ... » Il ne finit pas sa phrase, car mon arme s'est abaissée en un coup violent direct dans le visage. Sa tête vire de travers. Elle revient à sa position initiale. Le violeur a le nez cassé et sa joue gauche est déchirée un peu. Il crache à côté de lui, toujours avec son air méprisant. « Christ de fiotte! J't'hais!!! » Cette fois, je frappe à nouveau et ne le laisse plus parler. Je frappe, frappe, frappe, frappe... jusqu'à ce qu'il n'aille plus signe de vie.